

The Sisters Brothers Quand le bon, la brute et le truand cohabitent

Jules Couturier

Numéro 317, janvier 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couturier, J. (2019). Compte rendu de [The Sisters Brothers : quand le bon, la brute et le truand cohabitent]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 28–29.

The Sisters Brothers

Quand le bon, la brute et le truand cohabitent

JULES COUTURIER



—
Le cowboy d'Audiard est plus vulnérable avec ses sentiments

Audiard soumet ses héros à des épreuves sans nom auxquelles on a peine à imaginer qu'on puisse survivre, mais au final, ils s'en tirent toujours. Tous ses films se terminent étonnamment bien, dans un *happy end* exagéré, improbable.

Après Sergio Leone, autre cinéaste européen ayant tourné d'inoubliables westerns en anglais dans le sud de l'Espagne, Jacques Audiard enfle ses bottes et son chapeau de cowboy pour s'attaquer au style emblématique du cinéma américain pour son premier film dans la langue de Shakespeare.

Les paysages d'Espagne et de Roumanie se font ici passer pour le Nord-Ouest américain et la Californie des années 1850. On y retrouve deux frères, Eli et Charlie, incarnés par les excellents John C. Reilly et Joaquin Phoenix, en mission pour retrouver, torturer et tuer le chimiste Hermann Kermit Warm. Ce dernier aurait découvert une formule permettant de trouver facilement l'or qui gît dans le lit des rivières. Également chargé de retrouver le chimiste, le détective privé John Morris (Jake Gyllenhaal), plutôt que de le livrer comme convenu aux frères Sisters, est séduit par son idéalisme. Il change son fusil d'épaule et s'associe à son projet de fonder une société pacifique avec l'or trouvé grâce au procédé chimique qu'il a mis au point. Lorsque les deux tueurs à gages retrouvent les fugitifs, un combat de valeurs se superpose au combat à main armée, alors que l'amoralité, la décadence et le manque de discernement du plus jeune des frères, Charlie,

s'opposent à l'humanisme et à l'ouverture d'esprit de son aîné puis à la grandeur d'âme du chimiste.

Comme chez Leone, la touche européenne du cinéaste le suit dans son aventure américaine. Audiard déconstruit certains codes d'un genre extrêmement codifié et s'amuse en en assumant pleinement d'autres. Le cowboy d'Audiard est tout aussi invincible avec son arme, mais plus vulnérable au plan sentimental que le cowboy classique, même celui de la version italienne. Le stéréotype du cowboy de peu de mots prend le bord, car chez Audiard il est très émotif et parle de ses sentiments, pleure le soir avant de s'endormir, console son prochain, n'accepte pas qu'on lui parle rudement, est nostalgique d'un amour passé et est gentil avec les prostituées. Il tient à développer une relation profonde avec l'autre. Audiard rend ainsi ses personnages très attachants et crée des situations franchement drôles, comme lorsque Charlie dit à Eli qu'ils ne s'étaient jamais rendus aussi loin et qu'Eli se demande s'il veut dire entre eux dans leurs conversations ou en termes de distance dans leur voyage.

C'est donc un humour assez bon enfant, parfois un peu grotesque, qui parcourt l'œuvre, autrement sombre et violente. C'est qu'avant d'arriver dans les mains d'Audiard, les droits du roman de Patrick deWitt *The Sisters Brothers* ont été achetés par John C. Reilly qui, en plus de tenir le rôle principal, agit ici aussi à titre de producteur. On sent donc fortement son influence, particulièrement dans l'humour de l'acteur – qui a joué autant dans les films des plus grands cinéastes que dans des comédies grossières, souvent en duo avec l'humoriste Will Ferrell. C'est une réunion improbable de talents qui s'unissent dans cette adaptation cinématographique, mais le résultat fonctionne étonnamment bien. Le film arrive à naviguer entre les styles et les registres de sorte qu'on ne sait jamais comment les scènes vont se terminer, dans la violence ou dans la rigolade.

Même s'il s'agit d'un western américain, et même si Audiard n'est visiblement pas le seul à avoir mis la main à la pâte, *The Sisters Brothers* s'inscrit dans une continuité par rapport à ses œuvres précédentes. Combinaison du cinéma de genre et du cinéma d'auteur, antihéros viril à souhait provenant d'un milieu criminel où règnent violence, brutalité et misère. Et, comme toujours,

la rédemption. Choix constant chez Audiard, règle d'or de son cinéma. Une rédemption qui ne se fait pas sans laisser de traces et ces traces, dans *The Sisters Brothers* comme dans toute la filmographie de l'auteur, sont sanglantes.

La violence est incontournable pour les personnages du cinéaste. Ils veulent toujours s'en sortir mais pour ce faire, doivent inéluctablement y recourir. Elle a un pouvoir extrême dans leurs univers. C'est ainsi que le jeune prisonnier d'*Un prophète* doit tuer pour obtenir une protection en prison et tuer encore lors de ses sorties pour au final obtenir la paix et rejoindre une femme et son bébé. C'est ainsi que l'aspirant pianiste de *De battre mon cœur s'est arrêté* doit continuer son travail de dur à cuire avant de pouvoir réaliser ses aspirations musicales et que les pulsions guerrières de Dheepan dans le film du même nom se manifestent avec fracas lorsque vient le temps de protéger sa famille pour pouvoir vivre ensuite en toute tranquillité avec elle. Dans *The Sisters Brothers*, le personnage d'Eli doit faire ce dernier job de tueur puis d'abattre tous les hommes qui le pourchassent s'il veut enfin jouir de la vie paisible à laquelle il aspire.

Audiard soumet ses héros à des épreuves sans nom auxquelles on a peine à imaginer qu'on puisse survivre, mais au final, ils s'en tirent toujours. Tous ses films se terminent étonnamment bien, dans un *happy end* exagéré, improbable. Ainsi, dans *The Sisters Brothers*, Eli trouve enfin la paix dans sa mai-

son familiale avec les êtres qui lui sont le plus chers, dans *Un prophète*, le prisonnier sort de prison, sain et sauf, plus protégé que jamais, dans *Dheepan*, le héros vit une existence de rêve avec sa nouvelle famille en Angleterre et dans *De battre mon cœur s'est arrêté*, le mauvais garçon accompagne sa femme pianiste au concert qu'elle présente devant une salle comble, le visage rayonnant.

Dans le cinéma d'Audiard, l'immoralité est un passage obligé par lequel les personnes doivent passer pour s'en sortir. Il leur faut user d'une violence révoltante. Leur destin fait en sorte que c'est inéluctable. Peut-être est-ce la façon d'Audiard de comprendre la brutalité du monde, d'y survivre et de pardonner ? En espérant que c'est pour aller ailleurs, pour avancer vers le mieux. On retrouve dans son cinéma un message d'espérance, au sens chrétien du terme, face à l'horreur : au final, le monde est bon.

Dans *The Sisters Brothers*, le cinéaste français poursuit cette réflexion sur la brutalité du monde à travers une œuvre très généreuse. Il se fait plaisir et nous fait plaisir. Plus que jamais, il nous offre des scènes divertissantes, voire parfois jouissives, marquées par d'excellents dialogues, le tout porté par une réalisation stylisée riche en trouvailles visuelles et sonores, pleine de détails raffinés. Du western plus. ▲

LES FRÈRES SISTERS

Origine : France, Espagne, Roumanie, États-Unis, Belgique

Année : 2018

Durée : 2 h 01

Réal. : Jacques Audiard

Scén. : Jacques Audiard et Thomas Bidegain, d'après le roman *The Sisters Brothers* de Patrick deWitt

Images : Benoît Debie

Mont. : Juliette Welfling

Mus. : Alexandre Desplat

Son : Brigitte Taillandier

Dir. art. : Antonio Calvo Dominguez, Dominique Moisan, Serban Porupca

Déc. : Angela Nahum

Cost : Milena Canonero

Int. : John C. Reilly (Eli Sisters), Joaquin Phoenix (Charlie Sisters), Jake Gyllenhaal (John Morris), Riz Ahmed (Hermann Kermit Warm)

Prod(s) : Pascal Caucheteux, Michael De Luca, Alison Dickey

Dist. : Entract Films



Le film arrive à naviguer entre les styles et les registres